en un coup de baguette magique. Je pouvais me rendre partout où je le souhaitais : dans un champ de fleurs, sur une plaine enneigée, à la plage...

Dès cette époque, j'avais découvert un refuge dans ce monde merveilleux. J'ignorais alors tout de mon futur, de cette vie passée à me raccrocher à un univers de chimères.

Les livres ne renfermaient pourtant pas que des histoires heureuses et divertissantes.

Les enfants qui vivaient « dehors » avaient un « père », une « mère » et des « amis ».

De mon côté, j'avais Chigusa, mais elle n'était pas ma « mère ». La mienne était morte, Chigusa me l'avait dit. Même si je ne parvenais pas vraiment à me représenter ce qu'on entendait par « morte ».

— Elle est dans un endroit si lointain que personne ne pourra plus jamais la revoir, m'expliqua un jour Chigusa.

Cet éclaircissement me plongea dans une tristesse tellement profonde que je passai la journée à pleurer, blottie sous ma couette, inconsolable. Mes larmes, intarissables, durent déconcerter Chigusa, habituée à mon impassibilité.

Puis, un jour, je fus saisie par une révélation :

Les autres enfants ne sont pas comme moi. Eux sont libres de se rendre « dehors ».

Chigusa m'avait inculqué dès l'enfance le danger du monde extérieur. Aussi étais-je jusque-là convaincue qu'il s'agissait d'un lieu réservé exclusivement aux adultes.